

## Samedi 2 juin

Il savait que ça n'allait pas marcher. Toute la journée, il avait ruminé des idées noires, sachant d'avance que ses démarches étaient vaines. Et quand Brigitte lui claqua la porte au nez — mettant définitivement fin à leur relation —, il comprit trop clairement qu'il avait vu juste.

Brigitte n'était pas une femme simple. Elle se disait une personne de principes, mais Jean-Marc avait saisi assez tôt dans leur relation qu'il y avait tellement d'exceptions à ses devises qu'aucune logique ne lui permettrait de les deviner et que la vie serait trop courte pour qu'il les apprenne toutes par cœur. Il avait quand même tenté sa chance, croyant que quelques bouquets de fleurs et un peu d'affection seraient suffisants.

Maintenant Jean-Marc était seul. Seul dans la vie, seul dans la rue, planté là à fixer une porte fermée. Et comme tout homme déprimé dans la crise de la quarantaine, l'unique idée qui lui vint fut d'aller au pub Chez Léonard.

C'est donc dans cet endroit peu réjouissant au bord de l'autoroute Décarie qu'il passa la soirée du 2 juin. La place était remplie d'une catégorie d'individus assez désolants, des hommes d'un certain âge que personne n'attendait à la maison et qui pour la plupart n'avaient rien d'autre que leurs vieilles habitudes et leur verre de bière. Vers minuit cinquante-six, Jean-Marc se sentit un peu fatigué et décida de rentrer. En traversant le stationnement, il tangua et cela le fit rigoler. Il déverrouilla avec difficulté la portière, égratignant au passage la peinture brunâtre de sa vieille Chevrolet. Il se laissa choir sur le banc du conducteur, puis il descendit avec lenteur la vitre de la fenêtre, manquant à chaque tour d'arracher le levier déjà fendu depuis des années. Il voulut démarrer sa voiture, mais sa main tomba sur sa cuisse, sa tête se renversa vers l'arrière et il s'endormit en ronflant.

Ce n'est que vers une heure quarante-sept qu'un bruit saccadé le fit émerger. Les paupières encore à moitié collées, il discernait indistinctement une silhouette élancée s'approcher de la voiture. Il crut un instant qu'il était encore dans un de ces rêves pulpeux qui finissent toujours bien, quand la jeune femme à la tignasse blonde s'adressa à lui.

— Alors, beau gosse, tu ne cherches pas un peu de compagnie par hasard? C'est plutôt triste par ici...

En guise de réponse, il ne put que bredouiller quelques onomatopées inintelligibles, ce qui fit éclater de rire la jeune beauté. Ce n'est peut-être pas un rêve, se dit Jean-Marc, mais ça s'en approche. Elle avait des lèvres roses et généreuses, teintées d'un brillant qui donnait envie d'y goûter. Son chandail moulant laissait entrevoir des tétons durcis par la fraîcheur de la nuit, inconvénient auquel elle aurait pu remédier en enfilant la veste qu'elle tenait sur son bras. Mais ce n'était pas le genre de solution à laquelle Jean-Marc pensait, surtout pas quand des hanches bien rondes frôlaient son avant-bras appuyé sur le rebord de la portière, ou encore quand un décolleté plongeant s'alignait parfaitement à la hauteur de sa vision.

Malgré l'apparence émoustillante de la délicieuse jeune femme, Jean-Marc savait ce qu'insinuait sa proposition et il n'était pas du genre à se laisser dévier des bonnes valeurs qu'on lui avait enseignées depuis son plus jeune âge.

— Je vous remercie, mademoiselle, mais je dois rentrer.

La voyant se retourner, un pincement de solitude lui traversa le cœur. Espérant prolonger cette simple interaction, ne serait-ce que pour une seconde, il enchaîna sans réfléchir :

— Si vous avez besoin, je peux peut-être vous déposer?

Sa voix de gentleman sonnait un peu faux. Après un instant d'hésitation, la jeune femme fit le tour du véhicule et installa ses longues jambes bronzées du côté passager. Il démarra.

Un silence lourd. Une tension palpable. Jean-Marc n'était pas habitué à ce genre de situation. Les idées se bousculaient dans

sa tête, mais il ne trouvait aucun sujet digne de lui faire entamer la conversation.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie?

C'était elle qui venait de parler, au grand soulagement de Jean-Marc.

— Je suis actuaire.

— Ça fait quoi, un actuaire?

— Eh bien, ça compte des sous, un actuaire, en quelque sorte. Et ça essaie de prévoir le futur...

— Ahhh...

C'est mort dans l'œuf, se dit-il. La sueur commençait à perler sur son front barré de rides soucieuses.

— Et... et... et vous, mademoiselle? tenta-t-il, se sachant maladroit, surtout qu'il connaissait déjà la réponse.

— Bah... Vous savez... Je fais des sous, sans trop penser au futur!

Jean-Marc aperçut de biais le mince sourire dessiné sur ses lèvres, l'ombre d'une arrière-pensée triste dans son regard. Elle était belle.

Les lumières de la ville défilaient telles des étoiles filantes. Des rayons flamboyants attiraient le regard vers les places les plus animées, bondées de jeunes gens joyeux et bruyants. Pour eux, la nuit ne faisait que commencer.

— Je vais descendre ici, dit la jeune femme, interrompant les pensées de Jean-Marc.

Il se gara. Elle sortit. C'était tout. L'homme n'avait pourtant pas envie que ça s'arrête là. Il ouvrit précipitamment la portière et s'écria :

— Mademoiselle, attendez!

Elle se retourna et se rapprocha d'un pas, avec une moue particulière, laissant Jean-Marc incertain d'y déchiffrer de la sympathie ou de la pitié. Visiblement, elle attendait de voir ce qu'il voulait.

— Vous êtes? se risqua-t-il.

— Cynthia.

— Cynthia...

Il parut assimiler lentement l'information.

— C'est votre vrai nom? demanda-t-il, dubitatif.

Elle rigola et le gratifia d'un sourire sincère.

— Non, c'est Gabrielle.

Elle laissa son sourire s'estomper et lui demanda son nom à son tour.

— Euh... Jean-Marc, s'empressa celui-ci.

Elle lui sourit de nouveau, marqua une pause, et continua en s'en allant :

— Merci, Jean-Marc.

Quelques secondes plus tard, elle s'était déjà évanouie dans les rues. Jean-Marc soupira, et remonta dans sa bagnole marron. Il fit le trajet du retour dans une humeur à la foi égayée et désespérée. Combien de fois par année une rencontre du genre pouvait-elle lui arriver? C'était rarissime et déjà terminé. Il se sentait si seul. Il reprendrait dès le lendemain sa petite vie normale et monotone, sans qu'aucun événement hors du commun vienne la perturber. C'était, du moins, ce qu'il croyait...

\*

John Vincent rentra dans la chambre miteuse du motel. Il l'avait louée trois jours plus tôt. Il se regarda dans la glace et trouva que ce pseudonyme temporaire ne lui allait pas si mal. Mais il savait qu'il aurait été vain de s'y attacher, puisqu'on allait lui en assigner un nouveau lors de son prochain contrat.

Le mercenaire ressentait encore les derniers effets de l'exultation qu'il avait vécue. Comme à l'habitude, il avait traqué sa proie pendant quelque temps avant de l'exécuter. Depuis son arrivée à Montréal, il l'avait suivie, épiée, avait répertorié ses habitudes de vie et avait dressé la liste de ses fréquentations. Il avait même eu le loisir d'élaborer tout un scénario pendant ses périodes d'observation. Cette fois-ci, il avait eu l'inspiration de faire passer l'assassinat pour un crime passionnel. Il adorait les mises en scène. Il avait parcimonieusement semé des indices incriminants sur la scène, ce qui enverrait temporairement —

mais inmanquablement — la police sur de fausses pistes. Il s'en frot-tait encore les mains.

Mais certains éléments imprévus s'étaient insérés dans le plan et lui avaient procuré une bonne dose de contrariété. Apparemment, il n'était pas le seul à vouloir s'en prendre à la femme. Il avait dû chasser à coups de couteau un autre individu qui avait pénétré dans le domicile avant lui et qui avait légèrement abîmé sa victime. Il s'était senti en partie privé du plaisir incroyable de malmener sa victime du début à la fin.

Par chance, John Vincent avait réussi à achever sa mission sans trop déroger au programme initial. Il repensa au minuscule cercle noir qu'il avait tatoué sur la nuque de la femme. Il savait pourtant que pour commettre le crime parfait, il fallait ne laisser aucun indice. Mais il trouvait cela trop facile. Pour lui, chaque œuvre d'art devait être signée. Sa réputation en dépendait.

Le tueur rangea rapidement ses effets personnels, s'assura qu'il ne laissait rien dans la chambre. Puis, à partir d'un téléphone jetable acheté pour l'occasion, il passa un appel anonyme au SPVM, le Service de police de la Ville de Montréal, mentionnant des bruits étranges entendus chez une voisine. En regagnant l'aéroport, il espéra ne plus jamais devoir mettre les pieds à Montréal, même pour le travail. Il n'avait pas aimé la ville.

## Dimanche 3 juin

C'est après un nombre d'heures de sommeil décidément insuffisant que Jean-Marc fut tiré de son lit. Des coups frénétiques martelaient la porte de sa maison. Quelle violence ! Pourvu que les gonds tiennent le coup, pensa l'homme. Étonné de l'insistance du visiteur, il enfila le bermuda de la veille qui traînait par terre. Ne trouvant aucun t-shirt dans le fouillis de la chambre, il s'empara d'un peignoir aux motifs hawaïens. Que pouvait-on lui vouloir à cette heure de la matinée ? Il descendit l'escalier en se frottant les yeux, de plus en plus irrité de devoir commencer la journée en affrontant un vendeur de balayuses, un témoin de Jéhovah ou, encore pire, un représentant de Bell.

À peine eut-il débarré la porte qu'elle s'ouvrit d'elle-même, laissant jaillir simultanément les insignes de police de deux hommes à la moue peu avenante. Dans l'allée derrière eux attendaient deux patrouilleurs en voiture ainsi qu'un autre véhicule.

— Brian Bélanger, SPVM, se présenta l'un. Voici mon collègue, le sergent-détective Bouchard. Vous êtes bien Jean-Marc Dubreuil ?

— Euh... Oui, mais...

— Vous êtes en état d'arrestation. Vous devez nous suivre au centre opérationnel pour répondre à quelques questions par rapport au meurtre de Brigitte Charbonneau.

Jean-Marc accusa le coup. Avant qu'il ait le temps de répondre quoi que ce soit, les enquêteurs le guidaient déjà vers la voiture des patrouilleurs. Dès qu'il eut posé ses fesses sur la banquette arrière, les patrouilleurs démarrèrent brusquement, omettant bien d'ouvrir la vitre qui les séparait de leur prisonnier.

\*

Le Quiscale était assis sur son énorme chaise de cuir vert, dans son bureau meublé à la mode d'antan. Comme l'oiseau, ses cheveux d'un noir luisant étaient lissés vers l'arrière. En raccrochant le combiné, il soupira si bruyamment que son mécontentement aurait pu se sentir à des kilomètres de là. Être à la tête des Oiseaux, une organisation criminelle aussi vaste que lucrative, était une grande responsabilité. Il aspira une bouffée de son cigare fumant avant de reprendre le téléphone. L'interlocuteur répondit après quelques sonneries.

— Le Manchot à l'écoute.

— C'est le Quiscale. L'affaire s'est complexifiée. Je viens d'être informé qu'une personne dans le réseau du client B453X2 a été assassinée, Brigitte Charbonneau. Je ne voudrais pas que par inadvertance la police s'intéresse à ce client.

— Entendu. L'enquête a-t-elle déjà commencé ?

— Oui.

— Dans ce cas, je vais m'arranger pour que le dossier se retrouve entre les mains de l'enquêteur le plus malléable; il me sera alors aisé d'obtenir l'information en primeur et de dérouter l'enquête s'il s'approche trop du client.

— J'espère que vous saurez jouer de vos vieilles influences dans le service de police, Manchot.

La conversation n'avait duré que trente secondes. Le Quiscale soupira à nouveau.

\*

Dès leur arrivée au centre opérationnel, les agents avaient écroué Jean-Marc : photographie, empreintes digitales, mensurations. Puis on l'avait installé dans une pièce similaire aux horribles salles d'interrogatoire des commissariats de téléseries. On lui avait rappelé ses droits et on lui avait laissé la chance d'appeler un avocat, ce qu'il n'avait pas fait. Toujours dans le peignoir coloré qu'il n'avait pas eu le temps d'échanger pour un t-shirt, Jean-Marc poirotait dans la salle sans pouvoir digérer la mauvaise nouvelle qu'on venait de lui apprendre de

la manière la plus brutale. Brigitte était morte. Sa chérie était morte. N'était-ce qu'une mauvaise blague? Qu'avait-il bien pu lui arriver, depuis le moment où elle avait mis fin à leur relation? Pourquoi la police le soupçonnait-il?

On daigna enfin s'intéresser à Jean-Marc. Le plus vieux des deux enquêteurs, Bouchard, vint s'installer en face de lui.

— Alors, alors... Je vais commencer par vous poser quelques questions, expliqua-t-il.

Jean-Marc éclata.

— Bon sang! C'est plutôt vous qui devriez répondre à mes questions! Mais qu'est-ce qui se passe? Qu'est-il arrivé à Brigitte? Pourquoi m'avez-vous emmené ici?

— Ne jouez pas l'imbécile, monsieur Dubreuil, répondit sèchement l'enquêteur. Vous savez très bien que Brigitte est morte, et même pire que morte puisque son corps a été dépecé! Nous avons des preuves incriminantes contre vous, monsieur Dubreuil!

Jean-Marc se tut. Il était frappé d'horreur. Ce qu'on lui racontait était sordide. Il ne pouvait pas y croire. Brigitte, une femme si respectable! L'enquêteur le fixait d'un regard méprisant. Il avait vraisemblablement un parti pris contre lui.

— Vous n'avez rien à dire pour votre défense? continua l'interrogateur. Où étiez-vous entre une heure et trois heures du matin?

Jean-Marc comprit enfin qu'on l'accusait d'avoir commis l'assassinat.

— Ce n'est pas moi qui ai fait ça! Même si nous n'étions plus ensemble, Brigitte était la femme que j'aimais, elle...

— Plus ensemble? Ça n'aide pas, ça! Avez-vous un alibi?

Il repensa à sa soirée de la veille en se remémorant des images floues. Visiblement il avait bu un peu plus que ce qu'il pouvait encaisser. Et il y avait cette fille, quel était son nom déjà?

— J'étais au pub Chez Léonard...

L'air condescendant de son interlocuteur lui fit comprendre qu'il connaissait l'endroit et qu'il ne l'estimait guère. Jean-Marc se renfrogna. L'enquêteur sortit de la pièce. De nouveau, Jean-Marc se



retrouva seul avec son chagrin et ses questions qui déferlaient à toute vitesse. Il se sentait impuissant devant les accusations sous-entendues. Quand l'enquêteur revint, bien plus tard, un sourire triomphant fendait son visage.

— Chez Léonard, hein? Je viens de parler à quelques habitués ainsi qu'à Léonard lui-même. Ils ont tous été très clairs à ce sujet : vous avez quitté la place entre minuit et demi et une heure. Votre alibi tombe à l'eau!

— Attendez, mais attendez! Je ne l'ai pas fait! Il y a quelqu'un d'autre qui peut prouver mon innocence!

Jean-Marc hésita. Comment expliquer au policier qu'il avait été avec une prostituée, mais pas parce qu'elle était prostituée?

— Une fille... Cynthia... Non... Gabrielle! Elle va vous dire qu'elle m'a vu après une heure!

— Une prostituée? répliqua l'enquêteur avec une moue scandalisée.

— Non! Oui, mais non! Enfin! Je n'ai pas usé de ses services, tenta d'expliquer Jean-Marc, gêné. Nous avons discuté et je l'ai déposée en voiture. Elle pourrait le confirmer.

L'enquêteur sembla déçu que le cas ne se règle pas si rapidement. Il s'absenta encore un long moment, puis revint informer Jean-Marc qu'on le laissait rentrer chez lui conditionnellement.

Mais son innocence n'était pas prouvée, bien au contraire, on lui donnait un sursis en attendant des preuves plus accablantes et l'infirmité de l'alibi. Dans quel pétrin suis-je tombé? se demanda-t-il. Qu'est-ce qui va m'arriver? Je dois la retrouver... Je dois retrouver Gabrielle!

\*

Dès sa sortie du poste de police, Jean-Marc avait remarqué un individu qui le suivait du coin de l'œil. Habillé sobrement mais portant un chapeau, il avait le dos appuyé nonchalamment contre un mur de brique. Jean-Marc s'était tout d'abord dit qu'il était normal

de se faire lorgner de la sorte lorsqu'on sortait d'un commissariat en robe de chambre hawaïenne. Mais après s'être arrêté pour manger un croissant, être entré dans une boutique de jouets pour enfants, puis avoir attendu dix minutes dans une ruelle déserte, il constata que l'homme était toujours dans les parages et commença à remettre en doute le fait que cette présence particulière soit le fruit du hasard. Arrivé devant chez lui, il dut se rendre à l'évidence et admettre qu'il était suivi.

Depuis lors, il jetait fréquemment des regards sous les rideaux tirés du salon, pour s'apercevoir chaque fois, avec le plus grand désarroi, que l'homme était toujours posté sous le lampadaire, à l'intersection. L'énervement de Jean-Marc était à son comble. La police le suspectait donc au point de le faire surveiller? Pourquoi l'avait-on maintenu dans une telle ignorance? Et pourquoi l'avait-on finalement relâché? Il passa le reste de la journée dans un mélange d'interrogations mélancoliques et de suppositions sans fondement.

Jean-Marc alluma le téléviseur pour les nouvelles de vingt-deux heures et fut extrêmement surpris de ne rien entendre au sujet du meurtre sanglant qui l'impliquait bien malgré lui. Il se coucha avec une sensation désagréable d'incompréhension et de solitude.

Une ou deux heures plus tard, il ne dormait toujours pas, naviguant dans une espèce de brouillard où flottaient des souvenirs de Brigitte, mêlés aux visages peu sympathiques des deux enquêteurs. Il regrettait profondément la mort de celle qu'il aimait d'un amour plein d'attention et d'espoir, tout en s'inquiétant des soupçons qui pesaient contre lui. Comment allait-il bien pouvoir retrouver cette jeune femme qui prouverait son innocence? Pour tout indice, il avait un prénom, un métier illégal et une description physique dont les détails s'amenuisaient avec les minutes. Et comment pourrait-il accomplir cette tâche le cœur tenaillé par le chagrin et l'esprit tiraillé par le sentiment d'injustice? Bientôt, Jean-Marc eut parfaitement cerné ses deux nouvelles priorités : élucider la mort de Brigitte et retrouver Gabrielle. Cette insomnie était une excellente raison de passer à l'action sans plus attendre.

En quelques minutes, sans l'aide d'aucune lumière, Jean-Marc se vêtit de vêtements souples et sombres, récupéra dans son sous-sol une lampe de poche, un couteau suisse, des gants et une corde, qu'il fourra dans un sac de toile à bretelles larges. Malgré son tempérament devenu prudent et peu audacieux avec l'âge, Jean-Marc avait, dans sa jeunesse, passé quelques années dans les Forces canadiennes et en avait hérité un sens aigu du camouflage et de la tactique. Bien que ces facultés peu utilisées depuis des lustres aient été rangées profondément dans une des garde-robes de son esprit, Jean-Marc avait désormais une motivation suffisante pour se les réapproprier.

Il retourna à la fenêtre du salon et découvrit sans grande surprise son compagnon de la journée, maintenant tout près de la porte avant. Bon sang, il ne dort jamais, lui! pensa-t-il. Il se mit à réfléchir à une façon de sortir sans attirer son attention. Jean-Marc n'eut pas le temps de mettre au point son escapade que la sonnette retentit. Il sursauta : se pouvait-il que le surveillant ait deviné ses intentions et décidé de l'empêcher d'agir? Méfiant, il s'approcha de la porte à pas de loup, brandissant sa torche électrique, retenant son souffle. Il jeta un coup d'œil à travers le judas pour n'apercevoir qu'une immense masse rose de nature indiscernable. D'un geste violent, il ouvrit la porte tout en dirigeant le rayon lumineux sur le visage du visiteur. Avant même qu'il reconnaisse de qui il s'agissait, un cri perçant lui perfora les tympans et il se sentit renversé par une étreinte inattendue.

— PAPA!

\*

Au dernier étage d'un des plus grands édifices du centre-ville, deux dirigeants de Pétro-Québec tenaient une petite réunion privée. L'un parlait au téléphone. Il était grand, mince et bien habillé. L'autre au contraire débordait mollement du fauteuil où il était assis. À cette heure avancée de la soirée, le bureau entièrement fenêtré offrait une vue imprenable sur Montréal. Tel un long serpent noir glissant sous

les ponts illuminés, le fleuve cernait l'île enflammée par les lueurs des tours de bureaux et des panneaux publicitaires.

Mais les deux administrateurs de la pétrolière n'avaient pas le cœur à s'émouvoir de la beauté du paysage. L'homme rompit la communication cryptée avec John Vincent. Son collègue bedonnant le regardait avec une moue interrogative.

— Notre mercenaire a eu un imprévu pendant l'opération. Un individu était déjà dans le domicile de la reporter scientifique et la séquestrait.

— John Vincent a-t-il été identifié? s'enquit le gros, en tortillant ses doigts boursoufflés.

— Je ne crois pas. Il portait une cagoule. Il a blessé l'autre individu.

L'homme retira ses lunettes à monture métallique et les posa à l'envers sur son bureau. Il se leva et se tourna vers la fenêtre, le regard perdu dans la nuit. Il était effilé comme une grande branche, ressemblance sans doute accentuée par son pantalon étroit et ses chaussures allongées à la mode européenne. Il portait une chemise violette, couleur qu'il affectionnait, avec une cravate d'un ton plus foncé. Il se décida enfin à reprendre la parole après un long moment de réflexion.

— Je pense qu'il faut retrouver ce témoin inattendu. Il pourrait devenir gênant.

— Mais je croyais qu'il n'y avait aucune façon de remonter jusqu'à nous! s'étonna le gros. Que nous étions protégés!

— Nos techniques de discrétion sont les plus sophistiquées, certes, mais on ne doit prendre aucun risque. Rappelle-toi, le C. A. de Péro-Québec nous a donné carte blanche sur ce coup-là. Empêcher la diffusion des informations relatives à la MÉL par tous les moyens, peu importe le coût, en vies ou en argent. Les autres administrateurs comptent sur nous.

Son collègue paraissait hésitant, mais il ne passa aucun commentaire. Son visage bouffi était recouvert d'une fine pellicule grasse qui le rendait luisant comme un crapaud. Bloquer la propagation de toute information touchant à la MÉL. Tel était leur unique but

depuis des mois. Garder le secret de la MÉL. Éliminer les fuites au sujet de la MÉL. Ces phrases résonnaient dans ses pensées. Elles le hantaient nuit et jour.

Comme pour le convaincre davantage, le grand se rapprocha et brandit ses larges paumes vers lui.

— La présence d'un témoin chez la journaliste indique que nous ne sommes pas les seuls sur l'affaire de la MÉL. Il y a d'autres gens intéressés par les renseignements que la journaliste possédait. Mais qui peuvent bien être ces compétiteurs ?

Le crapaud ne répondit pas. Pourtant il connaissait la réponse.

— Peut-être le témoin a-t-il recueilli des informations auprès de la journaliste avant que John Vincent la fasse taire pour de bon, continua le grand. Dans ce cas, il faut le réduire au silence non seulement pour l'empêcher de partager ces informations, mais aussi pour couvrir John Vincent.

— Deux excellentes raisons, concéda le grassouillet à contrecœur, pinçant les lèvres. Avons-nous une description du témoin ?

— Visage carré, nez aquilin, teint foncé. Du type slave, quoi.

L'actionnaire à la chemise violette décrocha le combiné, échangea quelques informations et raccrocha.

— J'ai donné l'ordre à nos effectifs de garder l'œil ouvert au cas où ils apercevraient ce témoin gênant. Autre fait intéressant, notre homme qui surveille le conjoint de la reporter rapporte l'arrivée d'une jeune femme chez lui.

— Notre homme doit rester en poste devant son domicile, alors. Il ferait mieux de se dissimuler pour passer inaperçu, d'ailleurs.

\*

Eh oui ! Jean-Marc était père. Sa semence était parvenue, par le dessein tortueux du Divin Créateur, à lui assurer une progéniture qu'il savait aussi têtue que la génitrice. Dans ses jeunes années, il y avait de cela vingt et un ans, il avait fécondé le corps sublime de cette sauvagesse tout droit venue d'Amérique du Sud. Sauvagesse

était un mot un peu fort peut-être, car à première vue, Jeannina était un spécimen de femme splendide au teint hâlé, aux cuisses fermes, au ventre plat... mais au caractère sauvagement indomptable. Après un mariage éclair à Las Vegas, quelques mois de vie commune et la passion des premières nuits apaisée, la barbarie de leur vie de couple avait atteint des sommets dignes de *La guerre du feu*. Les couteaux volaient bas et les coups se portaient sous la ceinture. Bref, cette lune de miel d'une intensité hors du commun avait duré à peine une année et s'était soldée par un divorce déchirant ainsi qu'une pension alimentaire exorbitante. Lorsque Jeannina lui avait appris qu'elle portait son enfant, Jean-Marc avait demandé en compensation le droit d'en choisir le prénom, ce qui avait été plutôt mal accueilli par son ex-femme.

— Carole? Thérèse? Non, mais tu rêves! Plutôt me faire avorter que donner à ma fille un de ces prénoms à la con! Je ne vis pas au Québec, moi!

Il avait saisi l'occasion pour laisser entendre qu'il n'était pas contre cette idée d'interruption de grossesse, ce qui lui avait valu de se faire éclabousser d'une pluie d'injures et raccrocher au nez. Il n'avait jamais revu Jeannina, et ils ne s'étaient reparlé que par l'entremise d'un avocat.

Chaque fois qu'il repensait à cette époque, Jean-Marc se sentait envahi à la fois d'une douce nostalgie et d'une légère déception. C'est vrai que dans le temps, il était bel homme et qu'il avait un avenir prometteur. Son métier lui permettait de brasser pas mal d'argent, de voyager dans toutes les Amériques et de se retrouver en bonne compagnie dans les hautes sphères de la société. Il avait rencontré Jeannina dans un cocktail mondain lors d'un congrès à Chicago. Les traits félins de la jeune femme, ainsi que ses jambes aussi longues que le fleuve Amazone, avaient tôt fait d'en faire une cible de qualité pour l'ambition du jeune Jean-Marc. Elle était la fille d'un magnat brésilien de l'industrie forestière et, suivant son exemple, elle était sur la voie de devenir une femme d'affaires redoutable. Jean-Marc se demandait

encore comment il avait pu la séduire avec ses discours prétentieux et ses promesses insensées... Pourtant, ça avait marché.

— Je meurs de faim, Papa! Je peux fouiller dans tes armoires? Au fait, désolée d'arriver comme ça en pleine nuit, mais les avions de San Francisco ont tous cet horaire un peu bizarre!

Sortant de sa rêverie, il regardait sa progéniture déambuler sans gêne dans la cuisine, retournant les tiroirs du frigo sens dessus dessous. Il savait qu'il était vain d'essayer de résister à cette tornade d'énergie; c'est la leçon qu'il avait apprise des quelques étés où Jeannina l'avait envoyée au Québec pendant les vacances scolaires. Il l'avait vue pour la dernière fois quand elle avait quatorze ans. Depuis lors, leur relation se résumait à quelques contacts téléphoniques chaque année. Il se rappelait une grande fille aux membres disproportionnés, à la vivacité déconcertante. Une catastrophe naturelle ambulante qui ne cessait de jacasser et qui semblait prendre tous les soins nécessaires pour perturber la tranquillité des lieux où elle passait. Mais elle avait terriblement changé. Elle était devenue adulte. Une grande femme fine et élégante, aux traits délicats, fruit d'un heureux métissage des sangs québécois et brésilien. Mais comme Jean-Marc le redoutait, avec raison d'ailleurs, l'humeur rebelle et enthousiaste de la jeune femme n'avait pas été tempérée par le passage de l'adolescence au début de l'âge adulte : son épaisse tignasse fuchsia et désordonnée en était la preuve la plus flagrante.

— Tu n'as pas fait l'épicerie ou quoi? Y'a à peine de quoi subsister! Bon, je vais me faire un *grilled cheese*, t'en veux un?

Jean-Marc retrouvait difficilement la faculté de la parole. Il se sentait abattu par la tristesse et incapable de gérer la visite-surprise de sa fille.

— Mais, Christel, qu'est-ce que tu fais ici?

— Ben quoi, tu n'es pas content de me voir après toutes ces années? Faut ben que ça serve un peu, un père, en tout cas, au moins pendant les vacances. Maman est sur un projet d'envergure, elle travaille tout le temps et elle n'est jamais à la maison! Je m'ennuyais à mourir, là-bas! Je suis certaine qu'on va bien s'amuser ici, toi et moi!

Jean-Marc esquissa un pâle sourire. Il ne manquait plus que ça, que sa fille débarque au moment où il était mêlé bien contre son gré à une enquête policière.

— Au fait, Papa, qu'est-ce que tu fais habillé comme ça tout en noir avec une lampe de poche? On dirait que tu m'attendais derrière la porte!

— Ah, ma chérie, c'est trop compliqué pour toi...

— Mais je ne suis plus une petite fille, tu ne peux plus t'esquiver comme ça! Allez, dis-moi ce que tu prépares!

Il hésita et elle insista, alors il lui déballa le paquet. Il lui raconta toute l'histoire : Brigitte, Gabrielle, les policiers puis le garde devant l'entrée.

— Ayoye, fit Christel en mettant sa main sur sa bouche.

Elle s'abandonna un instant à la stupeur, puis serra son père dans ses bras. Il lui expliqua ensuite qu'il comptait aller investiguer sur les lieux du crime afin de trouver des réponses.

— Franchement, Papa! Ça ne marchera jamais : ce n'est pas parce que tu es habillé en voleur que tu pourras entrer facilement chez Brigitte. Non, dans ce genre de situation, il ne faut surtout pas paniquer et agir à la hâte, mais plutôt prendre le temps de réfléchir à une solution intelligente!

Elle ne remarqua pas l'air déconfit de son père, persuadé que la solution qu'il avait concoctée était brillante.